

SILVIU SANIE

La colonisation systématique avec des éléments qui devaient mettre en valeur les richesses naturelles de la Dacie, province récemment conquise, tout comme avec les troupes des légionnaires et celles auxiliaires y établies afin d'assurer l'équilibre interne et la sécurité des frontières se présente assez hétérogène et conforme au fameux passage d'Eutrope. D'ailleurs, la population de la Dacie est assez bien connue des environ 3000 inscriptions découvertes jusqu'à présent.

Les recherches ethnodémographiques, de même que l'éclaircissement du caractère de la romanité de cette province, devaient avoir comme point de départ un catalogue comprenant tous les noms de personnes classifiés d'après leurs origines, en base de critères sûrs ethnolinguistiques¹.

Un premier essai dans ce sens, notamment de rassembler tout le matériel onomastique des inscriptions, des diplômes militaires, etc., a été fait par le chercheur hongrois András Kerényi². Son ouvrage a rencontré des objections justifiées concernant tant la classification du matériel que son interprétation³.

L'un des chapitres, qui a constitué un point important dans la polémique soulevée autour de l'ouvrage de Kerényi, a été celui comprenant les *nomina orientalia*. Les interventions successives des professeurs C. Daicoviciu, I. I. Russu et A. Alföldi, malgré les contradictions dans l'interprétation du matériel onomastique, ont contribué à une classification correcte de certains noms, en améliorant ainsi d'une manière sensible les erreurs de Kerényi.

Les Orientaux (nous nous rapportons surtout dans la présente étude à ceux du Moyen-Orient) sont venus ou parvenus en Dacie en tant que militaires, commerçants et esclaves. Il n'est pas sans intérêt d'étudier l'apport virtuel et réel de ces populations. Plus d'un tiers sont originaires de Palmyre et de ses centres satellites.

Une coïncidence chronologique, en dépit des méridiens, unit le sort de la Dacie à celui de Palmyre pendant les II^e–III^e siècles de n.è. La Palmyre effectivement intégrée à l'Empire recevra sa première unité auxiliaire recrutée du temps de Trajan⁴, verra son essor sous Hadrien et finira sous Aurélien, celui qui décidera la retraite de l'administration et de l'armée de la Dacie romaine. C'est toujours Aurélien qui mettra point aux tendances centrifuges de l'ambitieuse Zénobie et en même temps, à l'époque de prospérité et, partiellement, à l'existence même de Palmyre.

¹ Présentés en détail par le prof. I. I. Russu, dans AISC, IV, 1944, p. 186.

² A. Kerényi, *Die Personennamen von Dazien*, dans « Diss Pann », I^{re} série, 9^e fasc., Budapest, 1941.

³ I. I. Russu, *loc. cit.*

⁴ A. Richmond, dans JRS, LIII, 1963, p. 51.

Ces colonisateurs, ayant une éducation gréco-orientale et romaine, situés aux confins du monde romain, gravitant entre deux empires — romain et parthe qui, durant toute leur existence n'ont abouti à trancher définitivement l'éternelle rivalité autour de Palmyre —, cherchaient-ils peut-être un endroit plus calme, un climat plus propice, ou bien des terres? Les Orientaux peuvent-ils être considérés comme venus de leur propre gré, ou bien sont-ils seulement des recrues? Ont-ils considéré leur habitat en Dacie comme éphémère? La Dacie pouvait-elle leur offrir la sûreté et la prospérité requise? Dans quelle mesure ont-ils pu contribuer à la romanisation de cette province?

Essayer de donner une réponse aux questions susmentionnées et d'établir un chiffre réel des attestations épigraphiques des Orientaux, en voilà des problèmes suffisants pour refléter la complexité de l'apport de n'importe quel groupe ethnique présent en Dacie.

Nous nous bornerons dans la présente étude à l'analyse du matériel onomastique que nous classifions selon certains critères, en tâchant de renforcer les arguments existants, concernant l'encadrement ethnique des différents noms, en base de considérations d'ordre étymologique en majeure partie.

Les difficultés d'ériger un catalogue de noms personnels par origines ethniques sont assez nombreuses, les personnes qui dévoilent leurs origines dans les inscriptions par *civis*, *natio*, *domus*, etc. étant assez rares.

Les *suri negotiatores* connus: Gaius Gaianus, Proculus Apollophanes, Bassus Aquila de Sarmiségéthuse, tout comme Aurelius Alexander et Aurelius Flavus d'Apulum, ont des noms à résonnances grecques et romaines.

La tendance de romaniser les noms est un phénomène remarqué dans tout l'Empire, parmi les différentes catégories sociales, phénomène beaucoup plus évident chez les négociants syriens qui étaient, comme le remarquait V. Pârvan il y a soixante années déjà: «les véritables et les plus importants commerçants»⁵. C'est toujours Pârvan qui soulignait la difficulté d'établir l'appartenance ethnique des commerçants⁶.

En ce qui concerne les militaires, tout spécialement ceux des troupes auxiliaires, il paraît que l'établissement de leur origine ethnique soit facilité par la connaissance de l'unité militaire à laquelle ils appartenaient. Malgré que les troupes auxiliaires, les *numeri* surtout, aient renouvelé leurs rangs avec des recrues provenant des pays originaires, ce phénomène n'a pas eu un caractère permanent. Ainsi, par exemple on trouve le Dace (ou bien le Thrace) Mucatra Brasi mentionné comme soldat dans le *numerus Palmyrenorum Tibiscensium*⁷, tout comme *Barsimsus Callistenis*, qui appartient à la *cohors I Vindelicorum*⁸.

L'intégration parmi les Orientaux de ceux qui dédient des autels aux divinités orientales ou syncrétisées nous paraît d'autant plus erronée. Un pareil critère, par son manque de substance, ne nécessite même pas de commentaires plus poussés. Pourtant on peut exemplifier par l'autel d'Aurelius Lecanius Paulinus, dédié à Yarhibol, divinité incluse parmi les dieux ancestraux de Palmyre.⁹ Du fait que les éléments mentionnés (unités militaires auxquelles ils appartenaient, religion), ne sont pas toujours édifiants, il résulte que l'étude étymologique des noms mérite une attention toute spéciale, car une pareille étude amplifie la certitude de la classification, tout en offrant la possibilité de mettre en relief leur valeur évocatrice et sociale.

On a déjà mentionné¹⁰ que la systématisation du matériel onomastique ne constitue rien de plus que le point de départ vers des recherches envisageant les aspects les plus divers

⁵ V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche*, Breslau, 1909, p. 1.

⁶ Ibidem, p. 123.

⁷ V. Christescu, *Istoria militară a Daciei romane*, p. 218; «AnnÉp», 1914, p. 102.

⁸ CIL, XVI, p. 107.

⁹ Marius Moga, Communication présentée à la Conférence nationale d'Archéologie, Jassy, 1967; I. I. Russu, dans «Acta Musei Napocensis», VI, p. 175.

¹⁰ I. I. Russu, dans AISC, IV.

concernant l'appartenance ethnique, la religion et la vie économique même de la Dacie romaine.

Nous avons renoncé à présenter les noms dans leur ordre alphabétique, méthode employée dans des études plus anciennes ou bien très récentes¹¹, parce qu'un pareil système ne serait pas en concordance avec les intentions de notre étude.

Nous commentons toutefois *tous* les noms orientaux justement encadrés, de même que d'autres noms, dont la classification nécessite, selon notre opinion, des révisions.

Les deux séries de noms théophoriques et « profanes » ont été divisées par groupes, à base de certaines raisons que nous exposerons ultérieurement.

Le groupement des anthroponymes théophoriques selon leur contenu religieux, qui reflète leurs relations et la position du porteur vis-à-vis du dieu, dévoile aussi en ce qui concerne l'onomastique orientale de la Dacie des aspects moins relevés.

A. Les noms qui expriment des *relations de servitude* entre le porteur du nom et le dieu — communs dans l'onomastique sémitique. L'unique nom faisant partie de cette catégorie, attesté en Dacie, est *Abedallatus*.

L'inscription bilingue (grecque et latine) découverte près d'Apulum¹² contient dans sa partie grecque le nom Αβεδλλάθ connu parmi les théophoriques sémitiques et traduit par « le serviteur de (la déesse) Allath ». L'éliision de la consonne médiane est constatée dans les cas d'autres noms comme, par exemple : Αβσαλμας pour *Abedšalmas* ou Αβλιος pour *'Abd-lâhi* — « serviteur de Dieu »¹³.

Dans l'onomastique orientale, les noms qui expriment les relations de servitude sur le plan de la croyance entre les dieux et les hommes se forment à l'aide des noms qualificatifs *'bd*, *tym* et *'mt* pour les féminins¹⁴.

La déesse *Allath* faisant partie de la structure du nom mentionné n'a rien de commun avec le phénicien *Elat* ou le babylonien *Allatu*, son nom provenant du mot arabe *Al Illat* — « la déesse ».

On a trouvé à Palmyre de nombreux autels dédiés à la déesse *Allath*, accompagnée maintes fois du dieu *Rahm* et quelques fois de *Shamash*¹⁵. La pénétration précoce de cette déesse à Palmyre est prouvée justement par sa présence dans l'onomastique locale : *Shalhalla* — « Allath à rémunéré » ; *Wahballat* — « Allath a donné », et le féminin de *Abdallat*, c'est-à-dire *Amatallath* — « servante de Allat ». L'identification de *Allath* avec Athène à Palmyre est un fait sûr. Le nom *Wahballat* lui-même est traduit par *'Αθηνόδωρος*¹⁶.

Le dédiant de *Sol Invictus* d'Apulum peut être considéré avec certitude comme étant palmyrien si nous admettons qu'il dédie au dieu *Malagbel*, qui apparaît lui aussi dans une inscription comme *Sol Invictus*¹⁷. C'est aussi le cas de *Mithras*, d'habitude accompagné ou substitué par *Sol Invictus*, qui a de nombreux adeptes à Palmyre et dans ses centres satellites. Nous pouvons donc supposer que *Abedallath*, connu de l'inscription d'Apulum, provient d'une famille qui ne manifestait pas de l'indifférence envers la déesse *Allath-Athéna*, non attestée dans le panthéon de la Dacie romaine.

B. Les noms qui expriment des relations de parenté entre leur porteur et le dieu.

¹¹ *Ibidem*, pp. 186—213 ; Idem, dans AISC, V, p. 282 ; Idem, dans « Acta Musei Napocensis », VI, p. 177.

¹² CIL, III, 1107.

¹³ J. T. Milik, dans *Syria*, XLIV, 1967, p. 213.

¹⁴ A. Caquot, dans *Syria*, XXXIX, 1962, p. 238—239 ; *'bd bl* — « serviteur (du dieu) Bel » ; *'bd'th* — « serviteur de (la déesse) Athé », etc.

¹⁵ G. Ploix de Routrou et H. Seyrig, dans *Syria*, XIV, 1933, p. 12 et suiv. ; J. Cantineau, dans *Syria*, XIV, 1933, p. 181 ; R. Dussaud, *Les Religions des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, Paris, 1949, p. 405.

¹⁶ Comte du Mesnil du Buisson, *Les Tessères et les Monnaies de Palmyre*, Paris, 1962, p. 374.

¹⁷ CIL, VI, 31036 (= ILS, 4338) ... *deo Soli invicto Malachibelo*.

Cette catégorie de noms est représentée en Dacie par : Barsemei, Barsemia, Barhadadis, Barsimsus, Bolhas et Bars, et probablement aussi Barbarcas.

1. Les deux anthroponymes, *Adde Barsemei*, provenant d'une inscription d'Ampelum¹⁸ et *Aurelius Barsemia* de Tibiscum¹⁹, présentent une étymologie rapprochée.

Barsemeius et Barsemia sont traduits par « le fils (du dieu) Semios » et respectivement « le fils de (la déesse) Semia » ou « le fils de l'étendard, du signe », dans le cas où l'acception admise pour Semia est « étendard, signe », d'après Lucien²⁰. Le mot grec *séméion* (σημῆιον) est devenu en syrien *sémiium-signum*, au pluriel *sémâia*²¹. Sêmêia a été adorée dans le temple bien connu de Hierapolis-Membidj, en étant placée entre les divinités principales : Hadad et Atargatis. Pendant le II^e siècle au plus tard, elle a été identifiée avec la fille de ces divinités²².

La déesse Σήμε(α), Σίμα ou Σιμία, identifiée par certains chercheurs à Ἀσιμάθ de Hama, présente aussi un doublet masculin dans *Seimios* ou *Seimos*, qui entre dans la structure de certains anthroponymes²³. *Semea* (*Sima* ou *Simi*) apparaît dans les inscriptions de Syrie, seule ou accompagnée par d'autres divinités, comme Balmarcordes et Junone²⁴. R. Dussaud considérait que le nom de *Simia* provient de *simtu* — « la destinée », étant ainsi une sorte de Nemesis sémitique²⁵.

L'étymologie : Barsemia — « fils de (la déesse) Semia » ou « fils de l'étendard » exposée à cette occasion, est différente de celle proposée par M. Gostar, selon laquelle Barsemia serait « le fils (du dieu) Shamash » — BRSMS. Dans la situation de la traduction mentionnée la disparition de la deuxième S serait difficile à justifier. La différence est visible aussi de la transcription donnée pour Βαρσημεα-BRSMY²⁶.

D'ailleurs le dieu Shamash est présent dans l'anthroponymie de la Dacie, mais sous un nom différent.

Semia, accompagnée de ses variantes, entre dans la structure de noms tels que : *Abssinya*, *Amassemia*, *Abdsemyâ*, *Abideemis*, *Barsemea*, etc.²⁷.

Grâce à leur composante théophorique les noms *Barsemei* et *Barsemia* apportent de précieuses informations sur la croyance possible de certains Syriens de Dacie.

2. De la même catégorie de noms indiquant le degré de parenté avec le dieu fait aussi partie le nom *Barhadadis*, provenant d'une inscription d'Apulum dédiée à Jupiter Dolichenus, Dea Syria et (Dea) Magna Caelestis²⁸.

La traduction de Barhadadus — Barhadados (la forme latine correcte) est « fils (du dieu) Hadad ». Le nom *brhdd* ou *bredd*²⁹, ainsi que les théophoriques composés avec Hadad, du type Μάσαχαδαδος, Βαφαλαδαδος, Ζεδιαδίδος, Παγγάδαδος, Ὀθαάδαδος³⁰, Αδαδμαθης³¹, sont assez répandus dans la Syrie proprement dite et moins répandus à Palmyre³². Les autels érigés à Hadad étant nombreux à Damas, Alep, Doliche, Hiéropolis. Nous pouvons consi-

¹⁸ CIL, III, 1301 b (= ILS 7835). La lecture correcte a été proposée par Cumont, dans RE, V, 1903, col. 1281, admise aussi par J. Dobiasz, dans *Bidlnv Sbornik*, Prague, 1928, p. 22, note 55.

¹⁹ C. Daicovicu, dans ACMIT, Cluj, 1939, p. 315.

²⁰ Lucien, *De dea Syria*, 33.

²¹ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 425.

²² R. Dussaud, *Les religions*... p. 396.

²³ L. Jalabert et R. Mouterde, dans IGL, *Syrie*, II, p. 215, n^o 376.

²⁴ *Ibidem*.

²⁵ R. Dussaud, dans *Syria*, XVI, p. 323.

²⁶ N. Gostar, dans AM, II—III, 1964, p. 304.

²⁷ H. Wuthnow, *Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des Vorderen Orients*, Leipzig, 1930, p. 34.

²⁸ H. Seyrig, dans *Syria*, XX, 1939, p. 305, note 1 ; J. T. Milik, *op. cit.*, p. 213.

²⁹ Al. Popa et I. Berciu, dans *Apulum*, V, 1964, p. 172 ; cf. et S. Sanie, dans SCIV, XIX, 1968, 4, pp. 581—582, note 57.

³⁰ A. Caquot, dans *Syria*, XXXIX, p. 240 ; Aquila Barhadados, dans « AnnEp », 1940, p. 72.

³¹ L. Jalabert et R. Mouterde, dans IGL, *Syrie*, II, p. 148, n^o 264 et p. 199, note 4.

³² Fr. Cumont, *Fouilles de Douara-Europos* (1922—1923), Paris, 1926, index II, 2.

dérer comme sûre l'origine syrienne du dédiant ³³. Nous pensons que même la dédication faite à Dea Syria, déesse parèdre de Hadad n'est pas due au hasard.

On ne rencontre pas en Dacie d'autels dédiés à Hadad, mais le dieu apparaît, en *interpretatio romana* sous le nom de Jupiter Heliopolitanus ³⁴ et [Hi]erapolitanus ³⁵.

3. Barsimsus fait partie, lui aussi, de la même catégorie de noms. Son porteur, Barsimsus Callisthenis se trouvait parmi les rangs de la *cohors I Vindellicorum* qui siégeait à Tibiscum ³⁶.

Barsimsus signifie « fils (du dieu) Shamash ». Shamash, en traduction « le soleil » occupait une place toute spéciale dans les anciennes religions en général et, en particulier, dans les religions orientales ³⁷; les anthroponymes qui le désignent ou se trouvent en corrélation avec lui sont peut-être les plus nombreux ³⁸.

Voici, comme exemples Σαμσος, Σομισος, Σαμαιοσ, Σαμσεος, Σημσηος, Βαρσαμασ avec le féminin Βαρσιμωσησα, Αβδασαμσος (serviteur du dieu, Shamash), en latin Avidsimsus, etc. Il paraît de même que le nom Simson — le légendaire Hercule hébreu Samson — est une diminution de ŠMŠ ³⁹.

4. Le nom Bolha du vétéran palmyrien de Potaissa ⁴⁰, peut être lui aussi considéré comme faisant partie des théophoriques. Bolha (*bwlh'*) — signifiant « Bol est le frère » — serait plus correct Bolah (*bwl'h*), mais le changement de place de la voyelle de la dernière syllabe du mot peut être constatée aussi dans les cas d'autres anthroponymes : Bolma (*bwl'm'*) ⁴¹, au lieu de Bolam ou bien Timha (*tymh'*) pour Timah ⁴².

Le qualificatif ah (*'h*) — « frère » est rencontré seulement dans la structure de deux noms propres palmyriens *'hytwr* et *tymh'* mais il entre dans la composition de plusieurs noms de la langue des Amorrhéens, du phénicien tout comme de l'hébreu ⁴³.

Bolha n'est pas mentionné parmi les noms de ce type. L'hypothèse selon laquelle Bolhas serait identique à Bolhaz (traduit par « Bol veut »), en admettant que la *z* finale se serait transformée en *s* comme suite de la transcription en latin, est apparemment vraisemblable mais devient inacceptable après la lecture des deux noms en écriture palmyrienne ; les deux noms *bwlh'* ⁴⁴ et *bwlhzy* sont évidemment différents, le dernier n'étant jamais transcrit Bolha.

Parmi les noms de tribus connus sur les *tesserae* à Palmyre nous rencontrons aussi BNY BWLH' ⁴⁵, ce qui ajoute un nouveau élément à la détermination d'une origine déjà certaine.

Voilà enfin un autre nom qui pourrait avoir, éventuellement, la même signification des relations de parenté avec le Dieu : il s'agit de Barbarcas, provenant d'une inscription de Tibiscum ⁴⁶.

La première partie du nom Barbar (*brbr*) a été traduite dans d'autres inscriptions par « fils aîné », « neveu » ou « descendant » ⁴⁷. Malgré que relativement différentes, les explications données pour *brbr* ont eu en commun la filiation mentionnée envers la personne ou la

³³ Apud, Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 321, note 1 : « A Palmyre Hadad n'est connu ni dans les inscriptions religieuses ni dans l'onomastique ». Une opinion un peu différente a M. Rostovtzeff, dans AJA, 37, 1, 1933, p. 59 et suiv.

³⁴ CIL, III, 1353—1354; O. Floca, dans AISC, III (1928—1932), 1933.

³⁵ O. Floca, dans « Materiale », I, 1957, p. 774. L'observation concernant la mise de pair de Jupiter Hierapolitanus avec Hadad dans la *interpretatio romana* mentionnée sera reprise à une autre occasion.

³⁶ CIL, XVI, 107.

³⁷ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 253, R. Dussaud, *op. cit.*, p. 392—405.

³⁸ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 172; L. Jalabert et A. Mouterde, dans IGL, *Syrie*, II, p. 250, N° 453.

³⁹ W. Gesenius, *Hebräisches und aramäisches Hand Wörterbuch*, 3^e éd. 1828, p. 585.

⁴⁰ CIL, III, 7693 (= 907).

⁴¹ A. Caquot, *op. cit.*, p. 241.

⁴² *Ibidem*, p. 236.

⁴³ *Ibidem*, p. 241.

⁴⁴ Ch. Clermont-Ganneau, *Recueil d'Archéologie orientale*, I, p. 107; J. Cantineau, dans *Syria*, XII, 1931, p. 122.

⁴⁵ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 463.

⁴⁶ C. Daicovicu, dans ACMIT, II, 1929, p. 315; I. I. Russu, dans AISC, IV, p. 224 et N. Gostar, dans AM, II—III, 1964, p. 303, note 57.

⁴⁷ W. Gesenius, *op. cit.*, p. 114.

divinité spécifiée. Il s'agit, dans ce cas, de la déesse syrienne Cos (QS ou QWS), qu'on retrouve aussi dans le nom Κοσμαλαχος (QSMMLK) ⁴⁸. Le nom peut être de même divisé en *Bar-Barcas*, *brq* signifiant en araméen « foudre », la traduction intégrale étant donc « fils de la foudre » ⁴⁹.

Plus plausible nous semble l'hypothèse d'une étymologie Bar-Barachos — « fils de Barachos » ⁵⁰, Barachos étant l'un des nombreux anthroponymes sémitiques équivalents à Benedictus, que la latinisation a rapproché de la forme punique du nom Barcas.

C. Le groupe des noms ayant la signification de « don de la divinité » est représenté par le patronymique Athenatan et par Zabdibol.

1. Le nom de Athenatan apparaît en qualité de père de Perhev dans le diplôme de Tibiscum ⁵¹. 'Atar 'Athé — c'est-à-dire *Atargatis* est connue en Dacie en même temps que son nom originaire ⁵² et cinq fois par la dénomination sous laquelle elle a circulé à travers tout l'Empire — *Dea Syria* ⁵³.

Athé représente évidemment l'abréviation de Atar Athé, les anthroponymes étant constitués à l'aide de la première partie seulement ('Atar-Suri) et parfois de la seconde partie du nom de la déesse. Parmi les noms formés avec Athé nous mentionnons comme étant plus répandus Zabd 'ateh ⁵⁴ « don de Athé », Bar 'Athé (βαρ'αθη) « fils de (la déesse) Athé » ⁵⁵ et 'Athénatan ('tntn) « Athé a donné », comme dans le cas ci-dessus ⁵⁶.

La seconde partie du nom derive du verbe *ntn* — *natan* ayant comme principales acceptions, « faire don, donner, faire présent » ⁵⁷.

2. *Zabdibol* a été rencontré dans deux inscriptions funéraires, de Tibiscum ⁵⁸ et *Ulpia Traiana Sarmizegetusa* ⁵⁹.

La signification du nom qualificatif *Zabd* a été déjà mentionnée. Le nom *Zabdibol* — « don de Bôl » — est connu des inscriptions grecques dans la transcription Ζαβδιβωλος ⁶⁰, *zdbbwol* ⁶¹ dans les inscriptions sémitiques. Ce nom est connu aussi des inscriptions latines, telle celle de El Kantara en Numidie ⁶².

Zabdibol appartient, à côté de *Bolha* et *Borafas*, aux anthroponymes formés à l'aide du nom de la divinité Bôl, présents dans l'onomastique de la Dacie.

D. Le nom *Borafas* a été remis en circulation au lieu de la lecture incorrecte *Boraeas* ⁶³, fait dû à l'amendement, par I. I. Russu, de l'inscription « CIL », III, 14216.

Borafas fait partie du groupe de noms théophoriques formés avec le nom qualificatif *rp'* — « la guérison », qui attribue au dieu des qualités de guérisseur ⁶⁴. Le nom *Borafas*, que nous considérons être le même que Bôrrefa et Refabôl (Ρεφαβωλος) a été interprété comme « Bôl guérit » ⁶⁵.

E. Le nom de *Baricius*, fils de Males, rendu connu par le diplôme de Căței ⁶⁶, et celui de Publius Aelius Bericio ⁶⁷, voilà deux des nombreuses variantes des noms provenant du sémitique *brk*, qui exprime l'idée de bénédiction.

⁴⁸ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 259.

⁴⁹ W. Gesenius, *op. cit.*, p. 130 ; Ed. König, *Hebräisches und aramäisches Wörterbuch*, Leipzig, 1910, p. 47.

⁵⁰ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 132.

⁵¹ C. Daicoviciu et L. Groza, dans « *Acta Musei Napocensis* », II, 1965, pp. 135—139.

⁵² S. Sanie, dans *AM*, IV, 1966, pp. 355—359.

⁵³ I. I. Russu, dans « *Acta Musei Napocensis* », VI, 1969, p. 183.

⁵⁴ Ch. Clermont-Ganneau, *op. cit.*, II, p. 106.

⁵⁵ L. Jalabert et R. Mouterde, dans *IGL, Syrie*, II, p. 249, N° 451.

⁵⁶ A. Caquot, *op. cit.*, p. 245.

⁵⁷ E. A. Speiser, dans *IEJ*, 13, 1963, 2, p. 69.

⁵⁸ CIL, III, 14216.

⁵⁹ CIL, III, 12587.

⁶⁰ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 48 ; *The Excavations at Doura-Europos. Prel. Rep.*, V, New Haven, 1934, index, p. 315, N° 416, 418.

⁶¹ Ch. Clermont-Ganneau, *op. cit.*, II, p. 99, 117 et 118 ; J. Cantineau, dans *Syria*, XII, 1931, pp. 128 et 129.

⁶² CIL, VIII, 2505.

⁶³ SCIV, 18, 1967, 1, p. 167.

⁶⁴ A. Caquot, *op. cit.*, p. 247.

⁶⁵ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 180, note 4.

⁶⁶ C. Daicoviciu, dans SCIV, IV, 1953, p. 541 et suiv. ; Idem, dans « *Dacia* », N. S., I, 1957, p. 192 ; G. Forni, dans *Athenaeum* (Pavia), XXXVI, 1958, p. 9.

⁶⁷ CIL, III, 12587.

Le nom est rencontré dans les inscriptions latines d'Afrique sous les formes Baric, Barich, Berec, Berech, Baricio ; G. Forni y remarque l'effort de relier à l'onomastique latine un nom qui lui est étranger ⁶⁸.

Le nom est connu des inscriptions grecques, seul Βαραχίας ⁶⁹ ou bien faisant partie de noms composés, tel Βαρεχβηλος ⁷⁰ et des inscriptions sémitiques, Barikai (*brky*)⁷¹ et *Bar-kayô* (*brkyw*)⁷².

F. Le seul nom dans l'onomastique de la Dacie, formé à l'aide du nom de la divinité Bel est Ragysbel (*rgysbl*), en transcription grecque Παγίσβηλ, connu de l'inscription syro-palmyrienne en italiques de Romula ⁷³. La signification de ce nom serait, selon J. Johnson, « noticed of Bel » ⁷⁴.

G. Le groupe des anthroponymes-noms de divinités.

1. Le nom *Gaddes*, fils de Aninas, vétéran de l'unité palmyrienne de Tibiscum, est connu d'une inscription funéraire ⁷⁵. La divinité sémitique *Gad*, de laquelle provient aussi le nom *Gaddes*, a été rendue de même valeur que Τύχη et Fortuna, en étant maintes fois identique à une *genius*, malgré le fait qu'elle apparaît en qualité de *théos* ⁷⁶.

Les anthroponymes *gad* sont connus par des attestations plus anciennes, comme *bgd* ⁷⁷, traduit dans la Septante par Ἐν τύχη « en bonheur » ou « par bonheur », ou bien de la période hellénistique et romaine : Γάδος, Γάδος, Γαδδαῖος (*gdd*) ⁷⁸. Le redoublement du *d*, existant dans l'écriture sémitique du nom de la divinité est quelquefois remarqué dans la transcription grecque ou latine, comme dans notre cas.

Entre les noms composés avec *gad*, nous mentionnons : Βαργάδ et Βαργάδδας ⁷⁹, auquel correspond en grec Εύτυχιος, ainsi que *Gaddate* — *GD'TH*, *Gadarsu* — *GDRSW* — Γαδδαρσου (gén.), etc. ⁸⁰.

La version *BNY GDYBWL* — Γαδδειβωλειοι ⁸¹ a été elle aussi connue parmi les environ 50 tribus attestés à Palmyre.

2. *Salmas* fils de *Ramius*, du *numerus Palmyrenorum Porolissensium* ⁸² porte un nom de divinité. Les inscriptions de Syrie nous rappellent un dieu Σελαμανες ⁸³, mais aussi une déesse, *Šlmt*. Le nom *Salmas* représente la transcription du nominatif grec Σαλμας ⁸⁴. Dans les inscriptions palmyriennes le nom apparaît sous la forme de *Salm'* ⁸⁵.

Le nom divin *Selamañ* dérive du mot *šalam* — « salut, santé, paix ». Dans une récente étude, le savant J. T. Milik ⁸⁶ analyse minutieusement l'origine et l'évolution du nom *Salmâ*. Selon l'opinion de J. T. Milik, *Salmâ* peut être le frère de la déesse *Šlmt*. La prépondé-

⁶⁸ G. Forni, *op. cit.*, p. 9.

⁶⁹ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 33.

⁷¹ *Ibidem*.

⁷² Ch. Clermont-Ganneau, *op. cit.*, II, p. 106.

⁷³ J. Cantineau, dans *Syria*, XIV, 1933, p. 177.

⁷⁴ S. Sanie, dans *AM*, IV, 1966, p. 356.

⁷⁵ *The Excavations at Doura-Europos, Prel. Rep.*, II, p. 168.

⁷⁶ *CIL*, III, 8000.

⁷⁷ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 405 ; Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 170, traduit *Gad Taimei* par « Le Protecteur de Taimei », Les tribus, les sources, les villes, avaient chacune son *Gad*. Une représentation de *Atargatis* découverte à Palmyre a l'inscription *GD DY TDMWR*

— « *Gad de Taïmor* », traduit par « *Tyché de Palmyre* » (*Ibidem*, p. 367).

⁷⁷ *Genesis*, XXX, 11.

⁷⁸ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 38.

⁷⁹ L. Jalabert et R. Mouterde, dans *IGL, Syria*, II, N^o 43 et 123.

⁸⁰ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 38.

⁸¹ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 454.

⁸² *CIL*, III, 837.

⁸³ L. Jalabert et R. Mouterde, *op. cit.*, II, p. 258, N^o 465. Mentionné aussi entre πατρῴεις θεοίς.

⁸⁴ H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 103.

⁸⁵ J. Cantineau, dans *Syria*, XII, 1931, p. 135 ; *Idem*, dans *Syria*, XIV, 1934, p. 181.

⁸⁶ J. T. Milik, dans *Syria*, XLIV, 1967, pp. 289–294.

rance de l'aspect féminin de ces divinités jumelles s'explique par l'énorme succès du culte contemporain de la Hygie grecque, des romains Valetudo et Salus.

Il y a, enfin, les anthroponymes qui peuvent être interprétés en même temps comme théophoriques au cas où nous acceptons qu'ils représentent l'abréviation du nom de certaines divinités.

1. Le nom *Ierheus* (ou *Ierhaeus*) de la partie latine de l'inscription récemment découverte à Tibiscum. Généralement on considère que le nom *Iarhai*, tellement répandu à Palmyre, provient du nom abrégé de la divinité *Iarhibol*, dénommée plus couramment *Iarha* (*Yarḥ*)⁸⁷. *Iarḥai* serait donc formé à l'aide de l'attributif en *y* — « celui de *Yarḥibôl* », transcrit dans certaines inscriptions bilingues par *Ἡλιόδωρος*⁸⁸.

Le nom grec envisage plutôt l'évolution, la solarisation de *Iarḥibôl* que la transcription du nom palmyrien. Non seulement *Iarḥei*, mais *Iarḥibol* aussi est connu comme anthroponyme. La transcription habituelle des noms mentionnés dans les inscriptions grecques est *Ἰαριδωλης*, *Ἰαριδωλέους* (gén.) — (*Yarhybwl'*), respectivement *Ἰαράϊος*⁸⁹. En ce qui concerne la forme latine du nom, elle poursuit une évolution similaire au théonyme⁹⁰. *Iarḥibol* est rencontré en qualité d'anthroponyme dans un papyrus de Doura-Europos, *Iarabolus*⁹¹.

En ce qui concerne *Iarḥai*, nous le retrouvons dans le même document de la *Cohors XX Palmyrenorum* : plusieurs fois comme *Aurel(ius) Seleucus Ier[h]aei*, *Aurel(ius) Zebidas Ier[h]aei*⁹².

Toujours comme anthroponyme du type de *Iarhai* est considéré par nous *M(arcus) Ulp(ius) Ierius*⁹³, encadré parmi les *nomina graeca*, dont l'homonyme *Marcus Ulp(ius) Iarhai* est connu à Palmyre⁹⁴. Ce dernier nom confirme les observations judicieuses de M. Janon concernant la transcription en latin de la lettre palmyrienne *ḥ*⁹⁵.

Malchus est connu grâce à l'inscription bilingue de Tibiscum, tant du texte latin comme du palmyrien. La fréquence de ce nom, les différences dans sa transcription des inscriptions grecques et latines ont été déjà mentionnées à l'occasion de la présentation de l'épigraphe de Tibiscum⁹⁶.

En ce qui concerne sa classification parmi les noms théophoriques, Mesnil du Buisson s'associe à Inghold pour considérer que *Μαλχος* « représente un hypocoristique tiré du nom divin *Malakbêl* »⁹⁷. Selon cette opinion, *Malakbêl* serait dénommée *Malkâ* à travers les formes intermédiaires *Malakâ*, *Malka*, ce qui permettrait la traduction « le messager », comme le dieu semble avoir été désigné en langage populaire⁹⁸.

La frontière qui sépare les noms théophoriques et ceux « profanes » est assez labile.

En ce qui concerne certains noms, nous ne possédons pas la garantie d'une transcription appropriée. Dans cette situation pourrait se trouver, par exemple, *Ramus*, père de Sal-

⁸⁷ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 273.

⁸⁸ M. J. Lagrange, *op. cit.*, p. 510; A. Caquot, dans *Syria*, XXXIX, 1962, p. 252.

⁸⁹ *Ibidem*, p. 507; Ch. Clermont-Ganneau, *op. cit.*, II, pp. 103, 114; H. Wuthnow, *op. cit.*, pp. 56 et 131.

⁹⁰ M. Janon, dans *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, II, (1966–1967), Paris, 1967, pp. 219–230.

⁹¹ E. T. Silk et C. B. Welles, dans *Excavations at Doura-Europos. Prel. Rep.*, V, New Haven, 1934, p. 300.

⁹² *Ibidem*, p. 302.

⁹³ CIL, III, 7892.

⁹⁴ J. Cantineau, dans *Syria*, XIX, 1938, p. 73; *Ibidem*, p. 153.

⁹⁵ M. Janon, *loc. cit.*

⁹⁶ *Inscriptio bilinguis tibiscensis. A. Pars palmyrena.*

⁹⁷ Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 273.

⁹⁸ *Ibidem*.

mas⁹⁹. Si nous supposons qu'il dérive du nom de la divinité Raḥam (*Rḥm*)¹⁰⁰, connue de plusieurs inscriptions¹⁰¹, il pourrait être un nom théophorique. Nous reviendrons sur ce problème à l'occasion de la présentation des noms « profanes » provenant d'ethnonymes, toponymes, qualités physiques et psychiques, noms de plantes, etc.

Les divinités qui nous sont relevées par le matériel onomastique ne pouvaient pas rester indifférentes aux porteurs qui se plaçaient probablement sous leur protection.

Dans une époque où la religiosité peut être difficilement mise en doute, les éléments contenus par les noms théophoriques viennent à ajouter de nouvelles données à la religion de la Dacie romaine.

⁹⁹ CIL, III, 837.

¹⁰⁰ R. Dussaud, *op. cit.*, p. 412.

¹⁰¹ G. Ploix de Routrou et H. Seyrig, dans *Syria*, XIV, 1933, pp. 12 et suiv.